Document généré le 27 avr. 2024 19:57

24 images

Jean-Daniel Pollet en DVD

Jacques Kermabon

Numéro 127, juin–juillet 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5000ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2006). Compte rendu de [Jean-Daniel Pollet en DVD]. *24 images*, (127), 42–43.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean-Daniel Pollet en DVD

par Jacques Kermabon

© Jean-Daniel Pollet / P.O.M. Films

***Dieu sait quoi* (1994).**

« Dieu sait que je ne crois pas aux artistes maudits. Les films ont le parcours qu'ils méritent», lance Jean-Daniel Pollet dans un des rares entretiens filmés qu'on a de lui et qui figure en complément de ***Méditerranée***, désormais disponible en DVD. Cette élégante façon de ne pas se plaindre est tout à son honneur. Elle fait écho au pari de tous ceux qui, ayant goûté aux facettes de ce cinéaste protéiforme, par exemple lors de l'hommage qui lui a été consacré en novembre 2001 à la Cinémathèque québécoise, demeurent convaincus que le temps donnera raison et place à cette œuvre. L'explosion de l'édition DVD contribue à lui offrir une circulation que le marché de la VHS n'a jamais permise. Ainsi est-il possible, grâce à deux récentes éditions, d'aborder la filmographie de Jean-Daniel Pollet[1].

On peut même commencer par la fin. Revoir ***Ceux d'en face*** confirme notre première impression, ce sentiment confus de s'y sentir secrètement bien sans être en mesure de comprendre ni pourquoi ni comment. C'est d'abord affaire de sensation et de rythme créés par le velours des voix sans éclat, la lenteur des travellings, les bouffées de musique, le silence et la tiédeur de la campagne de Provence. Car l'argument pourrait facilement apparaître comme artificiel. Il met face à face, dans le sud de la France, un compositeur qui écrit un psaume qu'on lui a commandé, et une jeune femme, Linda, qui le rejoint pour classer des photos laissées dans une valise par son ami parti écumer le monde et dont elle reçoit régulièrement des nouvelles sous forme de cassettes audio. « 1 + 1 = 3 », a écrit ce dernier sur une feuille de papier laissée avec les clichés. Le compositeur, interprété par Michaël Lonsdale, explique à Linda que c'est comme en musique, la combinaison de deux accords fait surgir un son qui est bien plus que leur addition. La formule renvoie évidemment au pouvoir du montage, aux harmoniques qui naissent des échos mobiles qui s'opèrent, pour en rester à ***Ceux d'en face***, entre les quelques éléments déjà mentionnés, des textes dits (empruntés pour certains à Jean Cayrol, à Jean-René Huguenin, à Arthur Rimbaud, à Saint-John Perse), les photos (peuples opprimés, misère et bonheur mêlés) laissées par l'absent et que la jeune femme a pour mission d'assembler.

***Ceux d'en face* (2001).**

« Pour les photos, je note ici que presque toutes seront vues à plusieurs reprises, dans des contextes évidemment différents, de façon à ce qu'elles nous deviennent familières, et qu'après les chocs initiaux, puisse venir le temps de la réflexion », avait précisé Pollet, chantre du ressassement, du ressac, du retour sur soi-même aussi. Une des photos est extraite de ***Méditerranée*** (1963), une autre est le portrait de Raimondakis, le lépreux de Spinalonga, filmé dans ***L'ordre*** (1974). Pollet a souvent repris ses anciens films comme sur le téléviseur qui en restitue en boucle des extraits dans ***Dieu sait quoi*** (1994). Cette façon de revenir sur les mêmes plans rend compte de tout un pan de son cinéma et gouverne une bonne part de son montage. Œuvre à l'aura mythique, ***Méditerranée***, construit sur des images glanées au fil d'un voyage, constitue un sommet du genre. Le film se donne comme toujours en train de se faire selon l'ordonnancement énigmatique d'un nombre limité de plans récurrents : des fils barbelés, des ruines, une table d'opération, une jeune femme inanimée qu'on amène à cette table, une corrida, la mer, une jeune femme qui se boutonne… Ces motifs sont confrontés les uns aux autres dans un ordre à la fois rigoureux et ne délivrant jamais une logique qu'on devine souterraine, qu'on peut soupçonner d'être cryptée, qu'on qualifie par commodité de « poétique ». Le « commentaire » de Sollers, non explicatif, multiplie les incertitudes. On peut tenter de rationaliser cet apparent chaos, y voir une jeune femme au bord de la mort et qu'on va opérer. Les plans qui s'entrechoquent seraient alors des images mentales, des réminiscences d'une conscience dans le coma. Peut-être même la jeune femme meurt-elle sur la table d'opération. Il est sans doute plus fécond de faire notre miel de tous ces « peut-être » et d'accueillir le pouvoir hypnotique de ces images qui se répètent, de ces travellings sur des objets inanimés comme des blocs d'espace-temps à la dérive qui font en sorte

***Méditerranée* (1963).**

que chaque spectateur refait le film à chacun de ses visionnages. « Voici des plans lisses et ronds abandonnés sur l'écran comme un galet sur le rivage… », « Voici des morceaux de temps lancés par la centrifugeuse universelle », écriront respectivement Jean-Luc Godard et Pascal Bonitzer parmi les nombreux commentaires que ***Méditerranée*** a inspirés. Pour autant, à l'encontre de Noël Burch qui avancera que les plans du film sont interchangeables, Pollet tiendra à affirmer que le montage aura pris des mois avant de trouver sa forme définitive. L'équilibre du film ne doit rien au hasard, mais tout à une véritable cohérence interne.

Citée dans ***Dieu sait quoi***, film-essai rythmé par des textes de Francis Ponge, une image aquatique, tout en décrivant le jaillissement de la pensée, restitue avec justesse la façon dont ce qui se joue à chaque moment d'un film de Pollet nous glisse entre les doigts. « Toutes sortes de pensées jaillissent continuellement à mon esprit pour s'évanouir aussitôt sans suite et sans profit pour quiconque. Je ne saurais mieux les comparer qu'aux éclaboussures d'un courant d'eau sur un rocher qu'il heurte. Des gouttelettes jaillissent sans cesse, brillent un instant en l'air, étincellent, c'est un crachement continu vers le ciel. Elles retombent aussitôt éteintes tandis que d'autres jaillissent à leur tour et ainsi de suite. Et ce serait toute une histoire de diriger ce jet, d'en faire un faisceau, un bouquet, d'ailleurs cela en vaut-il la peine. »

C'est dire combien la matière que le film déploie est vivante, jamais tendue vers une fin, mais toujours en mouvement dans le présent de sa réception. Les textes lus, les paroles énoncées ne prétendent pas plus au statut de sens ultime que le reste de ce qui est offert à notre regard. Chaque élément – mots, nature, pierres, visages, paysages…– est placé sur le même plan, restitué avec la même fidélité, frontalement. La rencontre avec Raimondakis, dans ***L'ordre***, constitue un autre moment décisif de son œuvre, sur lequel Pollet n'aura de cesse de revenir. Le visage ravagé du lépreux appartient à ces images qui nous saisissent et demeurent à jamais inoubliables. L'inévitable sentiment de répulsion qui nous prend d'abord pourrait ne devenir qu'une compassion lénifiante si, sur la durée, Raimondakis ne s'imposait comme un membre de la communauté humaine et, même avant cela, d'une communauté aux accents utopiques, celle de lépreux parqués sur une île du temps où on ne savait pas guérir cette maladie. Un étrange renversement s'opère tandis que la caméra se cesse de se heurter aux pierres, aux murs, aux fenêtres sans que le martèlement quasi musical de ces plans ne dise autre chose que ce qu'ils montrent. Le discours de cet homme, le temps que nous passons à le fixer font que c'est finalement lui qui nous regarde, évalue notre comportement, nos croyances, nos mœurs, nous renvoie à la vanité de notre condition et à l'arbitraire des lois qui régissent nos liens sociaux.

On peut aussi prendre la filmographie de Jean-Daniel Pollet par ses débuts, un coup d'essai qui se révéla un coup de maître, ***… pourvu qu'on ait l'ivresse…***, premier prix du court métrage à scénario au festival de Venise 1958. Cette légère fiction tragicomique nourrie de la sève du documentaire scelle la rencontre de Pollet avec Claude Melki dont il fera, sous le nom de Léon, la vedette laconique de plusieurs comédies. ***L'acrobate***, par exemple, voit la chrysalide Léon, garçon de bain, devenir papillon par l'entremise du tango et pour l'amour de Fumée, la prostituée. L'humour, la pâte documentaire sont au rendez-vous, mais s'ajoutent à cette mince intrigue une grâce, une fantaisie et une tendresse particulières baignées par la musique d'Antoine Duhamel, l'ami fidèle de Pollet.

Oui, Jean-Daniel Pollet est à la fois ce continuateur inspiré d'un certain néoréalisme qui aurait mué en comédie populaire et l'inventeur de formes inédites qui ont offert aux essais cinématographiques leurs lettres de noblesse. Cet apparent éclectisme ne favorise pas la perception d'un dessein d'auteur. Maintenant que Jean-Daniel Pollet n'est plus, ***Ceux d'en face*** fait figure d'œuvre testamentaire. On se retrouve comme Linda, devant classer des pièces laissées par un absent. Si l'on peut à la limite, sur la base de ces premières éditions DVD, se satisfaire d'une bipartition, ce schéma se révèle caduc à l'aune de l'ensemble de l'œuvre. On pourrait soutenir avec autant de conviction que ***…pourvu qu'on ait l'ivresse…*** n'a qu'un rapport superficiel avec les longs métrages, que ***L'ordre*** ouvre un autre espace encore que celui de ***Méditerranée***, que ce dernier est unique, ne ressemble à rien d'autre dans le cinéma, que ***Dieu sait quoi***, au-delà de ressemblances superficielles, explore d'autres pistes imposées par l'immobilité forcée de Pollet [2] et que prolonge encore ailleurs ***Ceux d'en face***.

Une certitude : les films de Jean-Daniel Pollet n'ont pas encore rencontré tous les spectateurs qu'ils pourraient combler. Faites-le savoir.

1. Sont disponibles deux éditions de films de Jean-Daniel Pollet : un DVD, chez Opening, ***L'acrobate, … pourvu qu'on ait l'ivresse…, Gala***; trois DVD chez Pom films, ***Méditerranée, Bassae, L'ordre***; ***Dieu sait quoi***; ***Ceux d'en face***. En coffret ou à l'unité. Zone 2.
2. Un grave accident survenu en 1989 l'a peu ou prou condamné à l'immobilité. Ses deux derniers films ont été tournés chez lui, à Cadenet. On pourra se référer à Jean-Daniel Pollet, Gérard Leblanc, *L'EntreVues*, éditions de l'Œil, 1998 et à Suzanne Liandrat-Guigues, Jean-Louis Leutrat, *Tours d'horizon Jean-Daniel Pollet*, éditions de l'Œil, 2004.